



## Épisode 16 Saison 2 : Repenser la servitude volontaire des femmes

Quelque chose manque. Quelque chose ne va pas dans la façon qu'on a de penser l'aliénation féminine, en particulier depuis Simone de Beauvoir. A vrai dire, c'est bien la moindre des choses que d'accepter qu'une réalité si complexe ne soit jamais tout à fait comprise.

Qu'on ne naisse pas femme et qu'on le devienne, soit. Qu'on le devienne parce qu'on développe le désir de se soumettre aux représentations abstraites de l'impossible idéal féminin, soit. Mais il manque quelque chose. Comme dans l'angle mort de notre culture idéaliste aux mains pures, centrée sur l'ego et sa *psyche désirante*. Même lorsqu'elle se dit critique, elle veut de belles théories viriles qui brassent des concepts.

Il manque donc ce qu'on aurait toujours tort de voir. Il manque cette dimension concrète qui contraint une fille à *devenir femme : la violence*. Je ne songe même pas à la violence symbolique, celle qui assure la transmission des privilèges et préserve la reproduction des élites.

Je songe à *la violence physique et protéiforme qu'on réserve aux femmes pour qu'elles le deviennent. Et pour qu'elles y restent. Celle qui diffuse la peur. Devenir femme, c'est s'adapter à la violence qui nous effraie et à laquelle on s'expose dès l'enfance. C'est s'abriter dans un rôle, dans une histoire où les femmes sont chassées, tuées, tondues,*

harcelées, violées, insultées, exclues, humiliées, expropriées, réduites au silence. Et l'émancipation commencerait là, négativement : *que la brutalisation des femmes ne soit plus une pratique normale, donc un tabou.*

Il me semble qu'on pourrait corriger ce déni qui marque notre philosophie patriarcale. Il faudrait dire non seulement les stéréotypes de genre, mais aussi la brutalité et la peur qui conditionnent ladite "servitude volontaire" et auxquelles on n'échappe que par privilège. Certes, la réalité la plus brute n'est pas pensable. On peut s'efforcer, essayer, penser plus loin. Mais on bute toujours sur des contradictions et des insuffisances de nos mots, de nos concepts et de nos théories. Tant pis.

Vous écoutez bien le seizième épisode de la saison 2 du podcast de Simone et les philosophes. Je m'appelle Peggy Avez et chaque semaine, je vous propose d'approcher un sujet philosophique avec un regard féministe. Aujourd'hui, **je vous propose de regarder autrement ce que nous appelons la servitude volontaire des femmes. Peut-être même de déconstruire cette idée.** Je vous propose de le faire **en la rapportant non pas à un désir de se soumettre, mais à la peur de mourir.**

Je ne l'ai jamais connu. Tout ce que je sais de lui : sa violence. Sa rage absurde et éthylique déchaînée sur la femme et les objets qui décoraient sa misère. Il fallait mettre les manteaux aux enfants et fuir, patienter la nuit sous un pont, revenir le lendemain et remettre le logement en ordre, la crise passée. C'est tout ce que je sais de lui et c'est un détail bien ordinaire. Mon grand-père, selon le lexique qu'il convient d'utiliser dans notre culture, était un homme très ordinaire.

Et pour de très nombreuses femmes de toutes générations, c'est une chose très ordinaire : la peur des hommes qu'il faut en dépit de tout soigner, faute de moyens, de soutien, de mots, d'écoute pour s'en libérer. C'est une histoire banale et insoutenable, peu glamour, celle qui incommode nos oreilles. Celle qu'on ne veut pas penser. Celle dont les pierres, les pavés et les briques témoignent depuis longtemps.

Avoir peur dans la rue ou chez soi, dans un parking ou dans sa famille, et en même temps : soigner, séduire, aimer, essayer d'exister. S'exposer au harcèlement, au rejet, aux insultes, au viol, aux coups, aux humiliations diverses, c'est d'abord ça, apprendre

la féminité. C'est se faire suivre au retour du collège et du lycée. C'est se faire coincer contre un mur. C'est recevoir des messages dégradants et menaçants. C'est redouter une violence que notre culture patriarcale a ironiquement appelé "désir". C'est vivre en encourageant un risque que l'on apprend à connaître et qui a une fonction bien précise : assujettir. *Devenir une femme, c'est ne chercher à plaire qu'après avoir eu peur de mourir.*

Il est possible qu'on ait ensuite la paresse de lutter. Il est possible qu'on veuille faire ce qu'il faut pour se protéger, et peut-être même essayer d'en tirer un plaisir consolateur. Mais le plaisir n'empêche pas la peur et sa servitude contrainte. **Le soulagement de survivre à la violence patriarcale ne fait pas la liberté. Surtout lorsqu'on garde à l'esprit qu'il ne s'agit là que d'un privilège ponctuel.**

On dira sans doute toutes ces manifestations de docilité féminine qui ne sont pas violemment extorquées. Et puis on répètera qu'on peut toujours quitter la violence, la dénoncer, porter plainte. On répètera ce vieux préjugé qui a imprégné nos esprits : si une femme subit ce qu'elle subit, c'est parce qu'elle le veut bien.

À ceux qui fondaient l'autorité de l'État sur la servitude volontaire du peuple, Rousseau objectait que c'était un contre-sens. Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'être humain. C'est une chose impensable. S'il y a des esclaves, c'est qu'on les a d'abord forcés à le devenir. On n'abandonne le désir de se libérer que lorsqu'on a d'abord été contraint de s'assujettir par une menace violente. **On n'abandonne le désir de se libérer que lorsqu'on a d'abord eu peur de mourir.**

J'ai l'impression qu'on y verrait plus clair sur cette fameuse soumission volontaire des femmes si l'on se rappelait ce propos de Rousseau au sujet de l'esclavage. Et si l'on osait penser au contact du réel lui-même. Ce réel tissé des faits divers qu'on dénigre,. Ce réel imbibé d'une culture qui a toujours cherché à désarmer les femmes économiquement, intellectuellement, physiquement, comme le montre bien Elsa Dorlin dans son livre *Se défendre. Philosophie de la violence.*

Un adage devenu courant dit qu'on ne peut pas prendre soin des autres si l'on ne prend pas soin de soi. On le répète souvent aux femmes épuisées ou abîmées, comme pour se dispenser de les aider concrètement ou de réduire la violence de leur charge. Mais pour "prendre soin de soi", c'est-à-dire à tout le moins ne plus encaisser la menace, il faut pour ainsi dire cesser de *devenir femme* en identifiant la violence au lieu de l'incorporer et en se rapprochant les unes des autres au lieu de s'isoler dans nos silences domestiqués.

**Tant que nous aurons peur de penser ensemble la violence et de façon plurielle, nous contribuons à maintenir le déni qui la protège.** Et notre peur se nourrit ainsi elle-même. À l'inverse, lorsqu'on s'en donne mutuellement la liberté, c'est-à-dire l'espace et le temps de la penser (pas seulement de la nommer, mais de la penser), lorsqu'on ose chercher à comprendre ce qu'on a vu et vécu, on peut vivre quelque chose qui dépasse la compensation, qui dépasse même la consolation, et qui libère. Une forme de joie, celle de saboter l'oppression en cherchant à la comprendre.

### *Conclusion*

Si cet épisode vous a plu, n'hésitez pas à vous abonner au podcast, à lui donner 5 étoiles sur la plateforme audio de votre choix et à me laisser votre commentaire. Cela aidera d'autres personnes à découvrir Simone et les philosophes ! Et si vous voulez recevoir ma newsletter, elle est gratuite, il suffit de vous y inscrire sur [simoneetlesphilosophes.fr](http://simoneetlesphilosophes.fr) dans la rubrique Adhérer au Club. Vous y trouverez aussi les infos pour participer aux rencontres et accéder à tous les contenus du site en devenant adhérente.

En particulier, je vous signale le live du Club de Simone que j'animerai mardi prochain, le 23 février de 19h à 20h. Le principe est simple : vous m'envoyez vos questions et j'y répons en live sur zoom.

### *Musique*

Un immense merci à [Geoffroy Montel](#) qui continue de veiller sur la qualité du podcast en le masterisant, et à [Macha Gharibian](#) qui soutient Simone et les philosophes en me laissant utiliser sa magnifique musique !

Je vous dis à la semaine prochaine, mardi pour le live et mercredi pour le podcast !